

« Le jour où Descartes s'est enrhumé » : de l'ambiguïté d'une rencontre.

par Alain Deligne

Dans un écrit posthume, la *Recherche de la vérité*, Descartes a exposé ses conceptions pédagogiques. Le programme d'éducation¹ contenu dans ce dialogue socratique pourrait avoir été conçu pour la Reine Christine de Suède et probablement² écrit durant son fatal séjour à Stockholm où il arrive en tant que précepteur dès le mois d'octobre 1649. Descartes vante son dialogue comme étant le moule privilégié dans lequel couler sa philosophie : “[...] *pour cet effet, je n'ai point trouvé de style plus commode que celui de ces conversations honnêtes où chacun découvre familièrement à ses amis ce qu'il a de meilleur en sa pensée*[...]”³

Or, c'est ce même souci cartésien de communication, à la recherche de sa forme convenable, qui a animé Chotteau dans son travail d'écriture, et qui l'a amené à nous présenter sous forme de fiction les derniers jours de Descartes en Suède. Le théâtre offrant la part belle au dialogue, on voit dans sa pièce les principaux protagonistes se réunissant dans la bibliothèque royale pour converser ensemble. On a d'ailleurs assez fait remarquer que Descartes était encore proche de l'âge baroque –il était contemporain de Calderon- pour ne pas être surpris que sa pensée pût offrir matière à pièce de théâtre.

Mais *Le jour où Descartes s'est enrhumé* n'est pas une de ces mascarades inutiles qui situent Hamlet sur la Canebière ou le Christ dans un bar existentialiste. C'est bien Descartes à Stockholm, qui effectivement y a été, sur la demande expresse de cette “Minerve du Nord” qu'était Christine. Mais tout en s'efforçant de respecter les données historiques dont il s'inspire, Chotteau a voulu parler aussi aujourd'hui, en faisant de sa pièce une métaphore des rapports du savoir et du pouvoir.

Estimant la France peu favorable à l'exercice de la pensée, Descartes avait trouvé en Hollande, terre calviniste où il aura séjourné presque continûment vingt ans de sa vie, non pas tant un enracinement qu'un lieu, maintes fois recommencé, de halte prolongée. C'est de là qu'il partit en 1649 pour cette Suède luthérienne, avec pour mission d'entretenir la Souveraine de “philosophie moderne” (=cartésienne). Il s'était embarqué sans grand enthousiasme.

Pourtant, si l'on tient compte de ce que la philosophie ne peut être indifférente à la langue dans laquelle elle s'énonce, les conditions de son bon exercice semblaient assurées pour un Descartes qu'on imagine peu empressé d'apprendre le suédois : comme l'apprenante parlait le français, il n'avait pas à changer d'idiome. Tous deux auraient tout aussi bien pu s'entretenir en latin, à l'époque langue à vocation internationale. Mais douze ans auparavant, avec le *Discours de la méthode* écrit dans la langue qu'il parlait, Descartes avait conquis un nouveau droit de parole. La perspective d'entrevues philosophiques en français, avec une femme⁴, et ce peut-être dans un espoir de protection ou de gloire (passion non négligeable, ni bonne ni mauvaise), représentait un renforcement important de cette récente conquête. Un des enjeux du passage à la langue “vulgaire” consistait à redéfinir la réception de l'œuvre, et à permettre ainsi à la sienne propre de s'imposer avec plus d'une évidence, critère cher à Descartes. Ce qui, une fois sur place, ne l'a nullement empêché de rejoindre en pensées

¹ Descartes n'y cachait pas son dédain pour l'histoire et la philologie qu'il considérait comme des passions inutiles. Or, en un sens, Christine incarnait aussi cet appétit de connaissances.

² Cassirer, Ernst, *Descartes. Lehre – Persönlichkeit – Wirkung*, Stockholm, 1939.

³ Adam & Tannery., X, 498.

⁴ On sait que Descartes se flattait d'avoir, grâce au français, ouvert le champ philosophique aux femmes.

nostalgiques, et la Hollande, qu'il appelle son "désert", et la France, dont il se trouve séparé par une culture "glaciale". Descartes s'en plaint tout au long de la pièce : il a froid.

Nous ne savons pas ce que se sont dits la Reine et le philosophe, et l'historien n'est pas autorisé à combler les lacunes de sa documentation par des conjectures. Mais ici Chotteau, auteur de théâtre, était libre d'établir ce que Descartes a enseigné à Christine. Pour les thèmes retenus (principalement : philosophie naturelle, religieuses morale et politique), la leçon est dispensée avec habileté. Sinon avec efficacité car la reine n'est pas l'élève docile dont Descartes rêvait.

Christine, orientée pratiquement, cherchait avant tout à fonder un usage de vie. Or la morale était une discipline qui, avec la médecine, devait couronner l'arbre métaphysique cartésien. La Reine pouvait-elle se contenter du passage du Discours de la méthode, où Descartes affirmait le caractère transitoire de sa morale ? D'après le critère du futur, les quatre maximes qui la constituaient (la plus significative dans notre contexte théologico-politique étant celle nous invitant à garder la religion en laquelle Dieu nous a instruits) étaient destinées à être remplacées. Elles restaient néanmoins indispensables tant que la Science n'avait pas été réalisée, l'action exigeant une intervention rapide. Mais ces maximes constituaient son éthique, la seule qu'il eût jusqu'alors formulée (1637). Pour ce, il avait mis à profit tout un stock d'expériences personnelles. En ce sens, cette morale était aussi, malgré ce qu'il en dit, une sorte d'aboutissement. Et si le "provisoire" a duré, il faut s'interroger alors sur les raisons de ce maintien prolongé. On tiendra compte ici des réticences que Descartes avait en la matière, et auxquelles Chotteau prête sa voix⁵ : "[...] j'ai coutume de refuser d'écrire mes pensées touchant la morale, et cela pour deux raisons : l'une, qu'il n'y a point de matière d'où les malins puissent plus aisément tirer des prétextes pour calomnier ; l'autre que je crois qu'il appartient qu'aux souverains [...] de se mêler de régler les mœurs des autres". (A Chanut, le 20 novembre 1647).

Les scrupules de rédaction, élevés ici au rang de préceptes, ne pouvaient ainsi que s'objectiver en un retardement. Passons sur le premier argument, d'ordre anthropologique. Dans la deuxième raison invoquée, le philosophe s'arrête au seuil de la morale publique, qui relève pour lui de l'art de gouverner. La leçon politique de la pièce concerne alors la place du philosophe dans la cité, la question de son éventuelle influence (influence qui n'est pas le pouvoir) et les jeux de cour entre philosophie et pouvoir.

La Reine a déçu Descartes. Sur place, il se rend vite compte de sa maigre culture philosophique. Et bien que l'attitude qu'elle adopte envers lui – elle le met sur une voie de garage pendant les cinq premières semaines – soit en contradiction avec le désir qu'elle avait réitéré de la faire venir (mais Chanut ne lui avait-il pas un peu forcé la main ?), Descartes ne s'était pas trop fait d'illusions sur la qualité de son futur enseignement, vu l'écart entre la durée incompressible qu'il savait nécessaire pour la compréhension de sa –de toute-philosophie⁶ et les contraintes qu'imposaient à la Reine les affaires d'Etat, peu favorables à la méditation. Le thème du loisir qu'il faut pouvoir réserver à l'étude, dont la pièce se fait l'écho en présentant a contrario une Christine expéditive, laisse transparaître la crainte de tomber dans une forme de pensée rapide, qui deviendrait alors une pensée servile. Il fallait à Descartes déjouer les tentations de la complaisance afin d'éviter que ses pensées ne se gélissent comme le fleuve suédois, pour reprendre la belle allégorie cartésienne qui clôt la pièce.

⁵ "Le jour où Descartes s'est enrhumé" Acte III, scène 5.

⁶ A l'époque actuelle, où les pressions médiatiques sur les modalités de diffusion sont énormes, l'abord de la discipline tend à se transformer. *Hegel in 90 Minuten* (Francfort sur le Main : Einhorn, 1994) : tel est le premier titre d'une série à succès nouvellement lancée en Allemagne ! La France sur France 3 a son "Grain de Philo" !

Chotteau a eu la bonne idée d'exploiter la commande que représentait le livret de ballet La Naissance de la paix, devant célébrer l'anniversaire du traité de Westphalie. Descartes s'est exécuté en allégorisant la Reine en Pallas, et les pas de danse qu'esquissent Freinsheimus, Schlüter et Descartes créent un moment de détente dans un climat de lourde tension (Acte III, scène 5). Descartes s'est soumis, et ceci caractérise toujours sa première attitude vis-à-vis d'exigences que l'on qualifiera de despotiques. C'est avec la même déférence qu'il avait reçu l'ordre de se trouver dans la bibliothèque royale si tôt le matin, comme aussi d'écrire une comédie⁷. L'attitude autoritaire de la Reine, véritable Soleil froid, ne faisait que traduire l'idéal, dont elle se rapprochait irrésistiblement, d'une alliance à la française entre catholicisme d'orientation jésuitique et pouvoir monarchique fort.

Chotteau fait aussi intervenir l'intérêt bien connu de Descartes pour la médecine, dont il attendait sans naïveté qu'elle prolongeât notre vie d'un ou deux siècles minimum. Nous voudrions à partir d'ici souligner le lien entre philosophie naturelle, théorique, et morale. Chotteau nous rappelle qu'il faut chercher les passions par le secours de la physiologie et qu'on les trouve dans les mouvements lents ou véloces du sang à partir du cœur ; dans la grossièreté ou la finesse de nos nerfs ; et que par le moyen de la pharmacie on peut épaissir ou rendre plus fluide le sang, augmenter ou diminuer l'élasticité des nerfs, et adoucir ou aigrir les humeurs. Descartes, consulté sur ses maux par cette autre personne de sang royal qu'était la princesse Elisabeth, s'en était pour ainsi dire fait le conseiller médical. Certaines lettres constituent une véritable thérapie à distance (rien de tel par exemple que les eaux de Spa contre la mélancolie !). Or, si Son Altesse avait été amenée à décrire minutieusement ses indispositions, c'est que le philosophe faisait du passage par la science du corps un détour obligé afin de pouvoir parler de l'immatérialité de l'âme humaine. Restait le paradoxe de son union avec la substance étendue, auquel il fallait apporter une réponse satisfaisante : Elisabeth ne l'avait-elle pas prié de lui expliquer par lettre "*comment l'âme de l'homme peut déterminer les esprits du corps, pour faire les actions volontaires (n'étant qu'une substance pensante)*", s'interrogeant par là même sur le rôle central à prendre par la liberté ?

Dans son approche des rapports de l'âme et du corps, Descartes n'était pas sans devanciers⁸. Sur un tel arrière-fond ressort mieux son originalité, qui ne réside pas tant dans la théorie analogique du corps-machine que dans une radicalisation de la dualité âme/corps, ainsi que dans la substantialisation d'un sujet et d'un objet hétérogènes, où le sujet, en retournant des objets à soi, s'était assuré, après l'épreuve du doute, de son auto-conscience. Il s'agissait de cette relation construite instaurée entre substances pensante et étendue, en vertu de la véracité divine qui garantissant l'existence d'un monde extérieur (objet) répondant à celui que nous (sujet) percevions. Le cogito intronisait alors le sujet comme une instance ultime. Dieu n'étant alors plus qu'une excroissance du sujet en mal de certitude, le corps animal et humain se trouvait renvoyé à sa matérialité, et Descartes, refusant de remonter à une âme divine, motrice de nos mouvements, proposait une explication minimale du corps animé par ce "feu sans lumière" qu'est la chaleur du sang⁹. Les mouvements de notre corps avaient tout de l'inorganicité d'un automate, sans que pour autant Descartes tombât dans une explication

⁷ Chotteau fait revivre dans l'Acte IV, scène 1 une pastorale chrétienne, véritable fable dans la fable : Parthénie et Alixan sont les protagonistes d'un apologue sur le pouvoir, destiné à ouvrir les yeux à la reine sur sa conduite arbitraire.

⁸ On pourrait repérer certains éléments de sa doctrine dans le débat sur les différentes fonctions assignées à l'âme par le *De anima* d'Aristote, ou encore dans la séparation du corps d'avec l'âme opérée par la chrétienté, et que la relecture du médecin Galien permettait de renouveler. L'imagerie cartésienne de l'automate était en effet relectable au *De usu partium*, où Galien expliquait la façon qu'avait l'âme d'user des organes, dont les parties s'articulaient déjà comme les pièces d'une machine, pour pouvoir exercer ses facultés.

⁹ On assiste dans l'Acte IV, scène 4, à une discussion entre Descartes l'aristotélicien Weullenius qui défend l'hypothèse de l'âme principe de vie. Ce débat avait été préparé par un exposé beaucoup plus serein fait par le philosophe à Schlüter et Freinsheimus (Acte III, scène 1).

purement mécaniciste. Notre âme, désormais uniquement raisonnable, car dépossédée des autres fonctions – sensitive, végétative, locomotrice – que lui assignait la scolastique, siégeait dans la tête d'un corps certes bien disposé en tant que machine, mais en fait défectueux puisqu'il servait aussi à l'âme d'occasion négative pour exercer sa maîtrise de soi, dans la régulation des passions. Ainsi s'expliquait la présence de l'âme indivisible en notre 'tuyauterie'. Mais comme il n'était plus nécessaire d'en appeler à sa locomotricité, le problème de l'action humaine n'avait plus vraiment besoin d'être thématiqué : il suffisait de savoir faire bon usage de l'automate et de régler, en guise de morale, ses inclinations naturelles mauvaises.

On comprend alors mieux pourquoi Elisabeth, qui voyait en Descartes “ le meilleur médecin pour son âme”, s'était adressée à lui pour qu'il règle en elle cette mauvaise passion qu'est la tristesse.¹⁰ Mal psychosomatique par excellence, si l'on en croit l'explication de la maladie de Descartes avancée dans l'Acte IV, scène 2 par une Reine Christine qui connaissait bien le traité des passions pour l'avoir lu à cheval, “à la chasse” selon Baillet, le biographe de Descartes. Il y aurait ainsi un chagrin qui peut tuer. Or ce traité, qui avait été conçu pour une bonne part en fonction de la demande philosophique d'Elisabeth, Descartes l'avait dédié à Christine en 1649 lors de sa parution. Pour lui, il n'était pas de médecine du corps sans anatomie de l'âme. On aura mesuré ici le changement : on est passé de la pragmatique du Discours, restée définitive, à une nouvelle fondation physiologique de l'éthique.

La modernité philosophique, que l'on fait communément commercer à Descartes, est inséparable d'une théorie de la subjectivité. Celle-ci repose sur une décision autonome. Mais il ne s'agit pas de n'importe quelle résolution. Faire table rase de ses préjugés est une décision qu'on ne prend même qu'une seule fois dans sa vie, comme l'a indiqué Descartes. On verra dans une telle résolution maximaliste le paradigme de la ratio. Il ne faut ainsi pas seulement opposer le rationaliste au sceptique, mais aussi à l'inquiétante figure du décisionniste. Le décisionniste étant celui qui sans discontinuer se décide ad hoc, c'est-à-dire à la décision, alors que le rationaliste, s'orientant selon le concept d'action raisonnable pesant le pour et le contre, prend son temps avant que d'échapper à l'irrésolution comme à la résolution vide... dût-il pâtir des conséquences, comme ce fût le cas pour Descartes en Suède. Mais sachant que le repentir peut nous priver de notre sérénité, il ne voulut alors pas perdre son temps à regretter une décision fatale : s'en tenir à elle était aussi faire preuve de conduite morale.

Dans un contexte hostile, Descartes a tenté de préserver sa liberté intérieure. Il ne fut alors pas loin de réaliser l'idéal de l'homme généreux qu'il avait lui-même esquissé dans son *Traité des passions*. Il voyait l'essentiel de sa morale consister en ce mixte de grandeur d'âme et de liberté qu'il nommait générosité. La générosité, estime de soi-même, n'est pas seulement une vertu, mais aussi une passion. Un tel idéal pointait vers le fameux souverain bien, dont Descartes avait commencé d'entretenir la Reine dans une lettre datée du 20 novembre 1647. C'est en cela que Descartes a pu servir de modèle à Christine : non pas par la communication d'un contenu doctrinal, mais par la démonstration d'une conduite de liberté. Plus rien ne s'opposait alors à ce qu'elle se décidât, en matière de religion par exemple, à se convertir librement au catholicisme, lentement, froidement, sans crise intérieure, après son abdication.

¹⁰ Descartes ne manquait pas d'ajouter que les eaux de Spa qu'il recommandait comme les autres médecins n'avaient de chance d'être efficace qu'à la condition qu'on libère aussi son esprit de “toutes sortes de méditations sérieuses touchant les sciences”. Il nous invitait alors à regarder “la verdure d'un bois” ou les “couleurs d'une fleur”.

Descartes, quant à lui, mourut vraisemblablement d'une pneumonie mal soignée. Mais, comme Chotteau le suggère dans sa *fable*¹¹, le philosophe, qui *s'enrhuma* le jour de son arrivée, ne s'était-il pas exécuté lui-même en exécutant les ordres royaux ?

Alain Deligne

¹¹ Chotteau incite le spectateur à voir ainsi la pièce dans l'Acte IV, scène 1, et met en exergue de son Avant-propos l'inscription qu'on peut lire dans le livre ouvert que tient Descartes dans le portrait de J.B. Weenix : "*Mundus est fabula*".